



HAL
open science

Mettre en images la Peste Noire dans quatre bandes dessinées françaises

Florian Besson

► To cite this version:

Florian Besson. Mettre en images la Peste Noire dans quatre bandes dessinées françaises. Françoise Lavocat; Charlotte Kraus. Art séquentiel et catastrophe, Presses Sorbonne Nouvelle, pp.224-238, 2022, 9782379060823. <hal-04743387>

HAL Id: hal-04743387

<https://cnrs.hal.science/hal-04743387v1>

Submitted on 18 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Mettre en images la Peste Noire dans quatre bandes dessinées françaises

Florian Besson

Résumé

Plusieurs bandes dessinées récentes représentent la Peste Noire, soit en situant l'intrigue au Moyen Âge, soit en réinventant la maladie sous une forme ou sous une autre. Ces représentations en disent long à la fois sur les représentations contemporaines de la période médiévale, vue comme une période sombre et obscure, marquée par la maladie, et sur les angoisses en jeu derrière l'idée même de l'épidémie – autres catastrophes, peur de la fin de la civilisation, fantasme du retour à la barbarie. Ce sera également l'occasion de s'interroger sur la façon dont la bande dessinée, média souvent associé à un public jeune et à des sujets divertissants, peut représenter une catastrophe de grande ampleur.

Mots clefs : Moyen Âge, médiévalisme, peste, maladie, peur

Abstract

The Black Death is frequently represented in recent comic books. The plot may be taking place during the Middle Ages or in a dystopic futur, but the disease is always the medieval plague, more or less reinvented. These comic books represent the Middle Ages as a dark and gloomy time, marked by death and violence. But they also speak volumes about all the contemporaries anxieties behind the very idea of an epidemic.

Keywords : Middle Ages, medievalism, plague, disease, fear

La catastrophe

Entre 1347 et 1352 sévit en Europe médiévale une grande épidémie de peste, souvent désignée simplement comme la grande peste, ou la peste noire. Le réveil de la maladie, lié à des changements climatiques à l'échelle mondiale (Campbell 2016), profite aussi de l'unification de l'Asie Centrale par les Mongols ; ce sont eux qui introduisent la maladie dans les comptoirs génois de la Mer Noire. La maladie se répand ensuite dans toute la chrétienté occidentale, de l'Italie au Groenland, du Portugal à la Scandinavie. Les estimations varient beaucoup en fonction des époques et des chercheurs, mais, globalement, on s'accorde pour reconnaître que c'est entre un tiers et la moitié de la population européenne qui a disparu, soit environ vingt à trente millions de personnes (Benedictow 2004). La grande peste est probablement la plus grande catastrophe médiévale, voire l'une des plus grandes catastrophes de tous les temps. L'événement est tellement marquant qu'il a des conséquences politiques, économiques, artistiques et spirituelles majeures, bouleversant l'ensemble du monde occidental (Carpentier 1962 ; Biraben 1975 ; Audoin-Rouzeau 2003)

Huit siècles après avoir dévasté l'Europe occidentale médiévale, la peste n'a pas disparu de nos mémoires : on la retrouve dans des films (Smith 2010), des romans qui se passent au Moyen Âge (Willis 2008), des uchronies (Silverberg 1977 ; Robinson 2003). Je me propose ici de croiser quatre bandes dessinées, toutes récentes : *Le temps est proche* (Hittinger 2012), *Docteur Peste* (L'Abbé 2014), *Nous, les morts* (Macan 2015) et le troisième tome du cycle

Neige Foundation, intitulé *Le mal d'Orion* (Convard 2012). Les deux premières se situent dans une Europe médiévale dévastée par la Peste ; la troisième réinvente l'épidémie en faisant des pestiférés des zombies, greffant un mythe contemporain (Vuckovic 2013) sur une maladie médiévale ; la dernière, enfin, imagine une nouvelle épidémie, assimilée à la peste, dans une Europe futuriste mais revenue au Moyen Âge à la suite d'une catastrophe globale. Toutes rédigées entre 2012 et 2015, ces bandes dessinées forment un corpus cohérent, bien que, selon toute probabilité, les auteurs ne se soient pas mutuellement influencés. Une convergence s'est pourtant produite, témoignant de caractéristiques génériques propre au média utilisé.

Ces quatre bandes dessinées sont en effet très différentes, mais elles ont plusieurs points communs, que ce soit stylistiques – l’usage du noir et blanc, par exemple, pour les deux premières – ou narratifs – des histoires sombres, marquées par l’absence de héros. S’interroger sur la représentation de la maladie dans la bande dessinée permet également de mener de front un double questionnement : il s’agira d’abord de se demander comment la bande dessinée, souvent associée à un public jeune et à des sujets divertissants, s’y prend pour représenter une maladie aussi grave et mortelle que la peste ; on pourra également interroger les images du Moyen Âge qui sont retenues et construites par ces œuvres, la bande dessinée étant l’un des grands médias qui contribuent à construire le médiévalisme contemporain (Martine 2016). Ces œuvres, comme j’essaierai de le montrer, nous parlent par leur actualité : à travers la peste médiévale, c’est de notre monde dont il est question, et en particulier de la peur d’une pandémie mondiale qui balayerait la civilisation. Représenter la peste, c’est dès lors mettre en scène, mettre en images, mais aussi mettre en jeu les angoisses contemporaines.

Sombre sujet

Toutes ces bandes dessinées s’avèrent sombres, voire très sombres, à la fois par les histoires racontées, les choix stylistiques et les personnages représentés. Partout, on insiste sur la souffrance et sur le nombre de morts. On met en scène une maladie qui peut toucher tout le monde à l’improviste. Cette idée vient directement des représentations médiévales, comme de cette peinture sur bois italienne, l’une des *Tavoletta di Biccherna*, les couvertures peintes des registres de la magistrature financière de Sienne. L’image, datant du milieu du XV^e siècle, reprend le motif des flèches de la maladie, un motif venu de *l’Iliade* (Tavoletta 1437). Les personnages frappés jouent aux dés : le jeu de hasard devait apparaître comme une métaphore de la maladie, certains mourant et d’autres pas, sans que l’on puisse trouver de raison. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » écrit significativement La Fontaine, avant de reprendre la métaphore des « traits du céleste courroux » (La Fontaine 1678). Dans *Le Mal d’Orion*, on insiste sur le fait que la maladie provoque de terribles souffrances. Dans *Nous les morts*, la Grande Peste a muté pour devenir un virus zombie qui laisse les survivants incapables de mourir et en proie à des déchirements psychologiques intenses : l’un des personnages principaux, prêtre catholique, ne cesse de se demander s’il est mort ou vivant, et ce que peut vouloir dire la maladie en termes théologiques et spirituels. À la différence de ces deux œuvres, *Docteur Peste* comme *Le temps est proche* sont des bandes dessinées que l’on peut dire historiques : elles mettent en scène les déambulations d’un personnage solitaire dans une Europe médiévale ravagée par la Peste. Le Docteur Peste évoque visuellement le costume du médecin italien à l’époque de la peste (**figure 1**) : c’est le *topos* par excellence de la peste,

une véritable image d'Épinal, ce qui montre que la bande dessinée puise directement ses sources d'inspiration dans l'imaginaire contemporain de la maladie. Si le costume joue comme une citation explicite, il participe aussi de la déshumanisation du personnage, dont on ne voit jamais le visage. Cette déshumanisation est renforcée par le choix du muet, les personnages ne s'exprimant que par des bulles qui contiennent des dessins. De plus, le masque du personnage ressemble au museau des rats (*figure 2*) : l'analogie visuelle porte un message ambivalent, assimilant les médecins aux responsables de l'épidémie. Ce lien est renforcé par le titre même de la bande dessinée : « docteur peste », comme si le docteur était indéfectiblement lié à la maladie – aux XVII^e et XVIII^e siècles, les médecins de peste sont souvent haïs par la population, voire lynchés lors des épidémies, un motif dont la bande dessinée semble ainsi garder le souvenir. La déshumanisation est aussi à l'œuvre dans *Le temps est proche*, où les personnages ne sont pas des humains, mais d'étranges créatures à mi-chemin entre les monstres et les animaux. Enfin, dans *Nous les morts*, le héros, Manco, un prince inca, voit les autres personnages comme des animaux. Le point commun est ici frappant : la mise en scène de la peste amène à dépeindre des personnages déshumanisés, tirant vers l'animalité. Les auteurs reprennent ainsi le thème traditionnel associé à la peste, la destruction de la société. La ruine des valeurs et des normes en témoigne.

Au-delà de cette déshumanisation constamment évoquée ou représentée, il n'y a en effet de héros clairement identifié dans aucune de ces œuvres. Au contraire, les personnages auxquels s'attache l'intrigue sont très douteux : le docteur peste est responsable de l'arrivée de la maladie puisqu'il travaillait à l'origine sur les docks et n'a pas su empêcher les rats de s'introduire dans le pays et Hittinger donne la parole à un marchand qui profite de la peste pour s'enrichir en vendant des remèdes inefficaces. Dans *Nous les morts*, les personnages principaux sont tous moralement ambigus, aucun n'étant vraiment un héros ; plus on avance dans la série, plus ils s'avèrent détestables.

Le côté sombre de l'histoire se reflète également dans les choix stylistiques. Christophe Hittinger comme L'Abbé font le choix du noir et blanc. Le style est sobre, peu travaillé, assez cru, touchant parfois à la caricature chez L'Abbé. L'absence de couleurs contribue puissamment à la noirceur de l'univers et des intrigues. Les couvertures des différents tomes de *Nous les morts* déclinent cet effet : chacune adopte une seule couleur, la monochromie jouant comme une variante du noir et blanc.

Au-delà de cette tonalité très sombre, à la fois visuellement et narrativement, les bandes dessinées savent aussi faire preuve d'humour, même si celui-ci est souvent très grinçant : dans une planche de *Docteur Peste (figure 1)*, les médecins font une pause devant une maison dont ils viennent de condamner les portes et les fenêtres, l'alignement des croix dessinant, sur la façade, un jeu de morpion. Le décalage entre le contexte de la maladie et l'évocation d'un jeu enfantin nourrit ainsi une représentation satirique, d'autant plus grinçante que le nom du jeu renvoie à un parasite. On peut également y voir une discrète mise en abyme du rôle de l'auteur de bande dessinée qui, tel le médecin de la peste jouant au morpion sur les maisons infectées, s'amuse de la maladie. La bande dessinée réinvestit ainsi le motif évoqué plus haut du jeu de hasard, en le détournant : au lieu de l'aléatoire cruel du jeu de dés, la maladie semble se plier à l'ordre absurde du morpion.

Images et imaginaires du Moyen Âge : le rat et les morts

Plusieurs grands éléments ressortent dans tous les ouvrages : le rôle des rats est clairement mis en avant. Dans *Le Temps est proche*, l'image se déploie sur une double page : une marée de rats se déverse, en rangs comme une armée, venant du bord droit de la page pour se fondre à gauche dans un nuage noir flou et menaçant d'où n'émergent que les mots « 1348. La peste noire » – ironiquement écrits en blanc. Deux rats, au premier plan des troupes, sont représentés d'une façon démesurément agrandie, l'un d'eux tournant la tête aux trois-quarts, comme pour regarder le lecteur. Dans le coin en haut à droite, le seul épargné par la déferlante de noirceur apportée par les rats, un petit personnage assis, les mains dans les poches, semble les regarder passer. On retrouve une image assez semblable, qui reprend le motif de l'invasion par les rats, dans une planche de *Docteur Peste (figure 2)*. Les images se ressemblent tellement qu'on pourrait penser que les deux auteurs s'influencent mutuellement. Mais plus encore qu'une influence directe, il s'agit en fait du même imaginaire sous-jacent : la Peste renvoie, depuis le XIX^e siècle et la découverte de Yersin, à l'image des rats, des rats grouillants, envahissant la ville. Dans *Docteur Peste*, les rats sont humanisés : l'une des premières planches représente des rats déguisés en homme afin de tromper l'agent des douanes, pour pouvoir ensuite se déverser en horde menaçante – cette humanisation des rats

jouant comme le reflet inversé de l'animalisation des personnages. L'utilisation du rat est intéressante, car l'animal, précisément à cause de son rôle dans la maladie, est devenu emblématique : c'est l'animal vermine par excellence, associé à la saleté, à la multitude, à la mort. Dans l'un des tomes de Thorgal, *Le Mal Bleu* (Van Hamme 1999), les héros sont frappés d'une maladie qui évoque davantage, par ses symptômes comme par son traitement, la lèpre que la peste. Mais la maladie est contractée par une morsure de rat, preuve qu'on ne peut évoquer une maladie médiévale sans faire aussitôt surgir la figure du terrible rongeur. Le rat est donc omniprésent, ce qui rend modernes ces images de la peste. On retrouve bien sûr le rat comme vecteur de la maladie dans l'œuvre d'Albert Camus : c'est l'élément déclencheur du roman, le docteur Rieux butant sur un rat mort dès la deuxième ligne du texte. *La Peste* joue très clairement un rôle de matrice pour la « fiction d'épidémie contemporaine », pour reprendre l'expression d'Aurélie Palud, qui a consacré sa thèse à l'influence du récit de Camus (Palud 2014). Les auteurs de bandes dessinées ont très probablement le roman camusien en tête. Mais le rat est également décliné dans tout un ensemble de représentations, des pochettes d'un album du groupe Peste Noire à plusieurs cartes Magic ; la première chanson d'un album du groupe Pestiferum s'intitule significativement « Rats et vermines ». D'autres images peuvent jouer à l'arrière-plan de l'esprit des auteurs : ainsi de la célèbre scène du *Nosferatu* de Werner Herzog, qui représente l'arrivée du vampire par l'invasion de milliers de rats (Herzog 1979). Les rongeurs étaient déjà présents dans le *Nosferatu* de Murnau, où l'on voit, sur le bateau, le cercueil du vampire – qui porte d'ailleurs le syntagme « rat » dans son nom – grouiller de rats (Murnau 1922). Il y a ici un univers visuel cohérent, dans lequel s'inscrivent pleinement ces bandes dessinées, tout en contribuant à l'alimenter et à le façonner. Ce faisant, elles attestent que le rat n'a pas fini de hanter nos imaginaires, et il faudra plus qu'une étude scientifique pour qu'il soit remplacé par la gerbille, qui est très probablement la véritable coupable (Schmidt 2015).

Le rat est donc toujours là, comme cause de la maladie. Cette maladie a également des conséquences, qui sont toujours représentées, sous la même forme : les bandes dessinées reprennent en effet, à un moment ou à un autre, une même image, celle de morts accumulés. On retrouve cette image dans d'autres bandes dessinées, par exemple dans l'un des tomes de *Tai Dor*, une série de *fantasy* (Rodolphe 1991) : alors même que ce tome se centre sur une épidémie de maladie mentale, on trouve des images évoquant la peste médiévale, et le tome s'intitule significativement « la veuve noire ». Les couvertures de *Nous les morts* reprennent clairement cette idée : celle du tome 3, par exemple, évoque une pyramide de cadavres. Ces évocations de charniers sont parfois plus discrètes, comme chez Hittinger, qui représente deux

hommes jetant des corps dans une fosse remplie d'os, une image que l'on retrouve dans *Le Mal d'Orion* ; parfois plus brutales, comme chez L'Abbé (*figure 3*) : le point de vue adopté ici sert à rendre l'horreur du corps malade. Il s'agit de faire pénétrer le lecteur non seulement dans un monde frappé par la maladie mais bien dans le malade lui-même ; c'est aussi ce qui se joue avec le titre « Nous les morts », qui exprime, au-delà du paradoxe qu'il constitue, une volonté d'empathie. Il y a, derrière ces représentations, un double écho. Contrairement à celle des rats, il s'agit d'une image d'époque, les sources médiévales insistant sur le nombre de morts : ainsi de cette enluminure qui représente indirectement la maladie en dépeignant des hommes chargés de dizaines de cercueils¹, ou des diverses représentations dites du « triomphe de la mort », dont Bruegel offre l'un des plus célèbres exemples. En particulier, on peut noter que Hittinger comme l'Abbé reprennent le motif de la charrette transportant les morts, une image venue directement du tableau de Bruegel... même s'il est possible que les auteurs la connaissent à travers sa représentation comique dans le *Holy Grail* des Monty Python (Gilliam 1975). Les images de morts accumulés sont aussi des images léguées par l'histoire contemporaine, rappelant les grands charniers du XX^e siècle, des tranchées de 14-18 aux massacres de Bosnie en passant par la seconde guerre mondiale. La pyramide de cadavres du troisième tome de *Nous les morts* peut ainsi évoquer de multiples références. Autrement dit, derrière la peste se cachent des représentations contemporaines. Les témoins des pestes anciennes s'attachent plutôt à d'autres conséquences de la peste. Comme le souligne Pétrarque dans une lettre à son frère, le plus terrifiant est le vide causé par l'épidémie : « les villes abandonnées, les maisons désertes, les champs incultes, les voies publiques vides, partout une vaste et affreuse solitude » (Ozanam 1835 : 82).

A priori, le terme de « solitude » n'est pas celui qui nous viendrait spontanément à l'esprit lorsque nous pensons à une épidémie de grande ampleur et à ses conséquences. Et pourtant, cette image reste très présente : pensons au New York du film *Je suis une légende* (Lawrence 2007), où l'épidémie n'a laissé qu'un seul survivant, ville terrifiante puisque silencieuse et abandonnée. Ces représentations dessinent ainsi deux modes d'appréhension de la catastrophe – le lieu désert ou la pile de morts – qui convergent toutes deux à travers la peste.

Enfin, la plupart des œuvres reprennent sous une forme ou sous une autre le motif de la danse macabre. C'est l'un des grands motifs apparus après la peste : on représente l'ensemble de la société emportée par la mort dans une danse macabre (Corvisier 1998).

1

Les chroniques de Gilles Li Muisis (1272-1352), Bibliothèque royale de Belgique, MS 13076-77, f. 24v.

L'importance de ce motif est bien connue et on le retrouve notamment dans des films : il décore ainsi l'affiche du *Septième sceau*, film réalisé en 1957 par Ingmar Bergman. *Le Temps est proche* reprend ainsi l'une des plus célèbres représentations de la danse macabre (**figure 4**) : il y a ici un jeu de citation directe avec l'imagerie médiévale. *Nous les morts* réinvente le motif en l'ouvrant au monde entier : la danse entraîne un prince inca, un général aztèque, un guerrier sioux. Cette image occupe significativement un espace paratextuel, puisqu'elle s'étale sur les deux premières et les deux dernières pages de chaque tome, au dos de la couverture et de la quatrième de couverture : c'est une façon frappante à la fois de reprendre l'héritage de la peste noire et de signaler que la maladie va s'étendre au monde entier, et non plus seulement à l'Europe occidentale, tout comme elle s'étend à l'ensemble de l'album, en débordant des pages proprement dites. La reprise du motif de la danse macabre dans plusieurs bandes dessinées doit d'autant moins nous surprendre que Jane Taylor a souligné que cette image fonctionnait, dès la période médiévale, comme une illustration de bande dessinée, dans une relation dynamique avec le texte qu'elle illustre ou auquel elle renvoie (Taylor 1989).

La peste, convergence de peurs

Derrière la représentation de la maladie d'hier se cache surtout un discours sur celle d'aujourd'hui. Les bandes dessinées se centrent avant tout sur les villes touchées par l'épidémie : *Le Temps est proche* évoque la diffusion européenne de la peste en représentant plusieurs villes surplombées par un nuage noir (**figure 5**). Ces représentations sont *a priori* curieuses : l'Europe du XIV^e siècle est encore très majoritairement rurale, et donc l'essentiel des victimes se trouvaient à la campagne. On peut penser que cette représentation urbaine est un effet de source : la majorité des auteurs médiévaux étant des urbains, les historiens sont par conséquent bien mieux renseignés sur l'épidémie en ville qu'à la campagne, et les auteurs de bandes dessinées reprennent cette constante. Elle est peut-être aussi renforcée par l'influence du roman de Camus. Mais, plus profondément, ces images font sens parce que nous vivons dans un monde très largement urbanisé. C'est particulièrement évident dans *Le Mal d'Orion* : la maladie frappe ici la ville de Bruxelles, dont l'architecture est familière au lectorat français. Dans *Le Temps est proche*, le paysage urbain en vient de même à pouvoir représenter l'ensemble d'un pays, comme on le voit avec les troisième et sixième cases de la planche que l'on vient d'évoquer (**figure 5**). Si les bandes dessinées se centrent sur les villes, c'est donc pour mieux coïncider avec les hantises contemporaines (Musset 2012). Toutes ces œuvres qui mettent en scène et en images la peste médiévale renvoient finalement moins aux souvenirs traumatiques du passé qu'à la peur d'une catastrophe à venir. La peur d'une pandémie

mondiale a en effet refait surface depuis peu : avec le sida, puis avec la vache folle, le srass, et, tout récemment, Ebola ou Zika. C'est d'ailleurs le sujet de très nombreux films catastrophes récents (Gilliam 1995, Boyle 2002, Lawrence 2007, Pastor 2009, Soderbergh 2011, Wyatt 2011, Sung-Hoo 2013), et probablement à venir : il n'est pas abusif de soutenir que tous ces films résonnent des échos de la peste médiévale lorsqu'ils imaginent un monde dévasté par une épidémie d'un nouveau genre.

La maladie a toujours d'autres conséquences que le simple décès des malades : à chaque fois, elle est accompagnée par des explosions de violence, qui déséquilibrent la société et mettent à mal le tissu social – on peut penser, par exemple, au mouvement des Flagellants qui accompagne la diffusion de la maladie. C. Hittinger rappelle avec raison les massacres de communautés juives, et donne la parole à un personnage qui fait penser à la mort elle-même tant son visage évoque un crâne décharné : la mort s'incarne sous les traits d'un habitant, prônant la violence et la purification par le feu (*figure 6*), ce qui est une façon frappante de dire l'irruption de la mort au milieu des communautés. Dans *Docteur Peste*, une planche représente le personnage allongé sur un divan, visiblement plongé en pleine analyse car il est traumatisé par son travail récent, qui consiste à peindre des croix sur les portes des maisons frappées par la peste. Si l'on retrouve évidemment ici l'humour noir dont on parlait plus haut, à travers le détournement de l'image contemporaine de la psychanalyse, on peut penser qu'il s'agit aussi d'une façon humoristique de rappeler que les conséquences d'une épidémie sont aussi mentales et que la catastrophe peut devenir un vrai traumatisme. La maladie est donc liée à l'idée d'un effondrement, qu'il s'agisse d'un effondrement de la santé mentale ou d'un effondrement de la civilisation : autorités impuissantes, villes fermées et abandonnées, violences populaires. C. Hittinger est le seul auteur qui tente de donner une vision plus complexe de la maladie, en en soulignant les effets positifs : les pages consacrées à la peste s'ouvrent ainsi sur une double page qui met en scène le *Décameron* de Boccace, une façon de montrer que la maladie peut, par son horreur même, stimuler la création artistique. De même, l'auteur sait rappeler, vers la fin de son ouvrage, que la peste a aussi joué un rôle paradoxal d'accélérateur économique. Il s'attache enfin à souligner discrètement la portée subversive de la maladie qui égalise puisqu'elle frappe sans faire de distinction entre les élites et le peuple : dans la dernière planche consacrée à la peste, on voit d'abord un seigneur et un moine se plaindre cyniquement des conséquences économiques de la maladie, qui rapporte moins que la guerre et empêche les gens de donner à l'Église. Au contraire, la dernière ligne du texte donne la parole à une femme du peuple, représentée sur fond noir, alors que les deux précédents sont sur fond blanc, et comme une humaine, alors que le seigneur est une sorte de coq et le moine un cochon. La femme déclare « moi je trouve que la peste c'est super ! Elle

attrape tout le monde, les riches comme les pauvres. Vous crevez comme nous, et j'en suis bien contente !! ». L'image passe d'un discours enfantin, presque comique tant le décalage entre le ton employé et le sujet évoqué est important (« la peste c'est super ! »), à une affirmation violente, mise en avant visuellement par le changement soudain de focalisation et la main du personnage qui saisit le cadre de la case, comme pour sortir de la bande dessinée et nous entraîner dans sa colère. On n'est pas loin, ici, d'une vision critique, voire politique, qu'on trouve déjà chez La Fontaine, dans laquelle la maladie sert de prétexte pour porter un jugement sur le monde social.

Mais ces images positives sont très rares, et, au contraire, la peste est le plus souvent liée à d'autres peurs. Dans *Nous les morts*, on l'a dit, la peste mute pour devenir un virus zombie : le zombie est un motif populaire dans le cinéma depuis les films de George Romero, et encore plus depuis quelques années avec le gros succès de la série *The Walking Dead*, déclinée à la fois en comics et en série télévisée (Kirkman 2007 et Darabont 2012). Le parallèle entre la peste et les zombies est extrêmement intéressant : en faisant le lien explicite entre zombies et pestiférés, la bande dessinée souligne que tous les zombies sont, au moins jusqu'à un certain point, des échos de la peste. Ce va-et-vient se retrouve d'ailleurs dans d'autres œuvres, comme un vieux film d'horreur intitulé *Le Cimetière des Morts-Vivants* (Zucker 1965) ou d'autres bandes dessinées : le troisième tome de la série *Zombies néchrologies* (Peru 2017), sorti en janvier 2017, s'intitule significativement « la peste ». De façon plus diffuse, la peur de la peste fait écho à la peur de la fin de la civilisation. C'est très clairement ce que déclarait Bergman au sujet de son film : « la peur des peuples devant la peste au Moyen Âge, c'est la peur du peuple devant la guerre atomique aujourd'hui, c'est ça que j'ai évoqué » (Grandgeorge 1992 : 98 ; La Brétèque 2015 : 107). La façon dont la maladie est représentée dans *Le Temps est proche* peut en effet faire penser à un champignon atomique planant au-dessus des villes (*figure 5*) ; l'éruption du Vésuve est elle aussi visuellement rapprochée d'une explosion atomique dans plusieurs films contemporains², et il y a là une convergence profonde qui dessine l'une des grandes peurs de notre société contemporaine.

Dans *Neige Fondation*, une catastrophe climatique a plongé l'Europe dans un hiver éternel, une nouvelle ère glaciaire qui entraîne immédiatement un retour au Moyen Âge : les personnages s'appellent Bohort ou Agravain, comme des chevaliers de la table ronde, et le pape appelle à une grande croisade. Il n'y a ici aucune explication, ni aucun réalisme : l'effondrement technologique suffit à entraîner à la fois un retour de la religion, de l'onomastique médiévale, et même de l'ancien français... La maladie, nouvelle peste, est un

2

Voir la contribution de Pauline Ducret dans ce volume.

élément nécessaire : pas de Moyen Âge sans peste. On a donc ici une addition de trois grandes peurs : la fin de la civilisation et le retour à un Moyen Âge vu comme une période de barbarie et de superstition (Di Carpegna Falconieri 2015), une catastrophe climatique de grande ampleur, et enfin une épidémie. Comme pour Pompéi, une catastrophe en subsume et en intègre d'autres. Le rôle de la Peste, comme carrefour où se croisent plusieurs peurs, est caractéristique du Moyen Âge et de la culture allégorique jusqu'au XVIII^e siècle. Dans la peinture sur bois citée plus haut, la maladie est une figure cauchemardesque, montée sur un immense cheval noir aux yeux rouges. La figure évoque bien sûr l'un des quatre cavaliers de l'Apocalypse, mais, dans le texte biblique, le cheval noir représente la Famine, la Maladie, elle, étant symbolisée par le cheval blanc. On peut supposer que le peintre a délibérément choisi de faire le lien entre la peste et la famine, qui sont les deux grandes catastrophes redoutées au Moyen Âge. « Famine estrange » et « grande pestilence » vont toujours ensemble, comme le note un historien flamand du début du XVI^e siècle (Annales agricoles 1841 : 42) ; du moins, dans les imaginaires, plus que dans la réalité, comme le précise bien Jean Delumeau (Delumeau 1978 : 138). Au Moyen Âge comme aujourd'hui, la peste entraîne avec elle son cortège de peurs et de fantasmes. Cette fusion des catastrophes permet également de mettre en valeur la spécificité de la bande dessinée : c'est précisément la force de l'image – peinture ou enluminure hier, bande dessinée aujourd'hui – que de permettre la coexistence visuelle simultanée de ces différents fléaux, d'évoquer en même temps, par le même dessin, la maladie et la famine, ou la diffusion de la peste et une explosion atomique. Cette assimilation peut également se faire dans des films, mais l'image fixe de la bande dessinée donne le temps au lecteur de saisir véritablement ce rapprochement.

Les représentations de la peste mettent ainsi en jeu trois imaginaires. Un imaginaire contemporain du Moyen Âge, tout d'abord : si on représente si souvent la peste, c'est qu'elle fait partie des grandes images d'Épinal de la période médiévale, vue comme une époque sombre, obscure. Le Moyen Âge, c'est la peste : on le voit très bien dans *Neige Fondation*, puisque ici le retour à un style de vie médiéval s'accompagne d'une épidémie, comme si les deux étaient consubstantiels. Il est d'ailleurs tout à fait intéressant de souligner ce lien, car la peste médiévale est en réalité, malgré des recherches récentes, très mal connue : ce qui modèle véritablement notre imaginaire de la maladie, ce sont les pestes des XVI^e-XVIII^e siècles, jusqu'à la peste de Marseille de 1720. Mais ces pestes-là sont à leur tour peu représentées, en sorte que l'on projette sur la peste médiévale des représentations et des images associées aux épidémies modernes. Les bandes dessinées mettent également en jeu un imaginaire contemporain de la peste : le rôle des rats, le tropisme urbain des représentations,

les morts accumulés qui évoquent des charniers renvoient à nos représentations actuelles. Enfin, s’y donne à voir un imaginaire contemporain de la catastrophe, dans lequel la peur de la maladie ne cesse d’en croiser d’autres : pandémies, catastrophes climatiques, zombies, irruption de la violence, chute de la civilisation. La peste apparaît ainsi comme le carrefour des angoisses contemporaines, jouant un rôle de pivot qui permet de passer d’une peur à l’autre. Représenter la peste, c’est dès lors jouer à se faire peur, un jeu qui oscille entre désir de catastrophe et conjuration des angoisses contemporaines (Boucheron 2013). Les échos de la grande peste n’ont pas fini de résonner dans les imaginaires contemporains.

Bibliographie

- Audoin-Rouzeau 2003 : Frédéric Audoin-Rouzeau, *Les Chemins de la peste. Le rat, la puce et l’homme*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003.
- Benedictow 2004 : Ole J. Benedictow, *Black Death, 1346-1353. The Complete History*, Woodbridge, Boydell, 2004.
- Biraben 1975 : Jean-Noël Biraben, *Les Hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris, École des Hautes Études en Sciences sociales, 1975.
- Boucheron 2013 : Patrick Boucheron, *Conjurer la peur. Sienne, 1338 : essai sur la force politique des images*, Paris, Seuil, 2013.
- Campbell 2016 : Bruce M. S Campbell, *The Great Transition: Climate, Disease and Society in the Late-Medieval World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016.
- Carpentier 1962 : Elizabeth Carpentier, *Une ville devant la peste. Orvieto et la Peste noire de 1348*, Paris, Armand Colin, 1962.
- Corvisier 1998 : André Corvisier, *Les Danses macabres*, Paris, PUF, 1998.
- Delumeau 1978 : Jean Delumeau, *La Peur en Occident, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1978.
- Di Carpegna Falconieri 2015 : Voir Tommaso Di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015.
- Grandgeorge 1992 : Edmond Grandgeorge, *Le Septième sceau*, Paris, Nathan, 1992.
- La Brètèque 2015 : François de La Brètèque, *Le Moyen Âge au cinéma*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Martine 2016 : Tristan Martine (dir.), *Le Moyen âge en bande dessinée*, Paris, Éditions Karthala, 2016.
- Musset 2012 : Alain Musset, *Le Syndrome de Babylone : géofictions de l’Apocalypse*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Palud 2014 : Aurélie Palud, *La Contagion des imaginaires. Lectures camusiennes du récit d’épidémie contemporain*, thèse de doctorat, sous la direction d’Emmanuel Bouju, Université Rennes 2, 2014 ; accessible sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01077943/document> (ressource accédée le 27 avril 2017).

Schmidt et alii 2015 : Boris V. Schmid, Ulf Büntgen, William Easterday, Christian Ginzler, Lars Walløe, Barbara Bramanti, Nils Stenseth, « Climate-driven Introduction of the Black Death and successive Plague Reintroductions into Europe », *Proc Natl Acad Sci U S A.*, vol. 112, n° 10, 2015, p. 3020-5. Accessible sur www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4364181/ (ressource accédée le 27 avril 2017).

Vuckovic 2015 : Jovanka Vuckovic, *Zombies ! Une histoire illustrée des morts vivants*, Paris, Hoëbeke, 2013.

Corpus

Les quatre bandes dessinées étudiées

Convard 2012 : *Neige Fondation. 3, Le mal d'Orion*, scénario Didier Convard et Eric Adam, dessin Didier Poli et Jean-Baptiste Hostache, Grenoble, Glénat, 2012.

Hittinger 2012 : Christophe Hittinger, *Le Temps est proche*, Poitiers, The Hoochie Coochie, 2012.

L'Abbé 2014 : L'Abbé, *Docteur Peste*, Paris, Éditions Lapin, 2014.

Macan 2015 : *Nous les Morts*, quatre tomes parus pour l'instant, scénario Darko Macan, dessin Igor Kordey, Paris, Delcourt, 2015.

Autres bandes dessinées et romans cités

Kirkman 2007 : *Walking Dead*, Robert Kirkman, Delcourt, 2007-2016.

Peru 2017 : *Zombies néchrologies : tome 3, La Peste*, scénario Olivier Peru, dessin Stéphane Bervas, Paris, Soleil, 2017.

Robinson 2003 : Kim Stanley Robinson, *Chroniques des années noires*, Paris, Presses de la cité, 2003.

Rodolphe 1991 : *La Veuve noire*, scénario Rodolphe et Le Tendre, dessin Serrano, Issy-les-Moulineaux, Vents d'Ouest, 1991.

Silverberg 1977 : Robert Silverberg, *La Porte des mondes*, Paris, Robert Laffont, 1977.

Van Hamme 1999 : *Thorgal. 25, Le Mal bleu*, scénario Jean Van Hamme, dessin Grzegorz Rosinsky, Bruxelles, Lombard, 1999.

Willis 2008 : Connie Willis, *Le Grand livre*, Paris, J'ai Lu, 2008.

Films et séries

Boyle 2002 : *28 jours plus tard*, Dany Boyle, 2002.

Darabont 2012 : *The Walking Dead*, Frank Darabont, AMC, 2012-2016.

Gilliam 1975 : *Monty Python and the Holy Grail*, Terry Gilliam et Terry Jones, 1975.

Gilliam 1995 : *L'armée des 12 singes*, Terry Gilliam, 1995.

Herzog 1979 : *Nosferatu, fantôme de la nuit*, Werner Herzog, 1979.

Lawrence 2007 : *Je suis une légende*, Francis Lawrence, 2007.

Murnau 1922 : *Nosferatu*, F.W. Murnau, 1922.

Pastor 2009 : *Infectés*, Alex Pastor et David Pastor, 2009
Smith 2010 : *Black Death*, Christopher Smith, 2010.
Soderbergh 2011 : *Contagion*, Steven Soderbergh, 2011.
Sung-Hoo 2013 : *Pandémie*, Kim Sung-Hoo, 2013.
Wyatt 2011 : *La planète des singes. Les origines*, Rupert Wyatt, 2011.
Zucker 1965 : *Le Cimetière des Morts-Vivants*, Ralph Zucker, 1965.

Autres sources

Annales agricoles 1841 : *Annales agricoles de la Lorraine, depuis Gérard d'Alsace jusqu'à nos jours*, Nancy, Grimblot, 1841.

La Fontaine 1678 : Jean de la Fontaine, « Les animaux malades de la peste », dans *Fables*, tome VII, 1678, accessible sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Animaux_malades_de_la_peste (ressource accédée le 27 avril 2017).

Ozanam 1835 : J.A.F. Ozanam, *Histoire médicale, générale et particulière, des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques, qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, tome IV, Paris, 1835.

Tavoletta 1437 : Tavoletta di Bicherna, Allégorie de la Peste, 1437 ; conservée à Berlin, Kunstgewerbemuseum ; accessible sur <https://picasaweb.google.com/110716801192989849499/LeTavoletteDiBiccherna?noredirect=1#5964351346169970994> (ressource accédée le 27 avril 2017).